

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

THS DUFOUR,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 22 JUIN 1895

## EN PRENANT CONGÉ

L'oiseau-mouche ne sait pas s'arrêter longtemps dans le même parterre. Je parle, bien entendu, du véritable oiseau-mouche, l'orthorynchus, (excusez du peu), le gentil volatile, fait d'une parcelle de chair et d'ossets menus comme des aiguilles, de quelques plumes légères et de deux ailes invisibles. Il passe avec la rapidité de l'éclair d'une fleur à l'autre, et ainsi, peu à peu, d'un pays à l'autre. Notre OISEAU-MOUCHE n'est que l'imparfaite image du délicat oiselet dont il porte le nom ; mais il est presque aussi voyageur que lui. Chaque été, il s'en va prendre ses ébats sous d'autres cieux et voletier sur des fleurs étrangères.

Ses chères fleurs accoutumées ne sont plus là.

Les vacances les lui enlèvent, et son parterre reste dépouillé. Autour de lui tout est désert, silencieux et morne. Il n'a plus qu'à partir lui-même.

Par le présent numéro, nous prenons donc, pour deux mois, congé de nos lecteurs. En septembre, nous retournerons leur faire notre régulière visite *bi-mensuelle*, et nous aimons à croire qu'ils nous réservent encore des trésors de bienveillance et de sympathie. Nous sommes très sensible à l'accueil toujours aimable de tous ces amis de l'éducation qui nous encouragent.

Il leur sera sans doute agréable de lire la belle lettre de Mgr Fèvre que nous avons le plaisir de publier aujourd'hui. Nous en recommandons la lecture attentive surtout à nos abonnés étudiants. Ils y trouveront de précieuses pensées, et ils en sauront gré avec nous à l'illustre prélat, dont la

plume savante et finement taillée ne croit pas déroger en traçant, pour l'OISEAU-MOUCHE, ces lignes, où la profondeur des aperçus le dispute à la sagesse des conseils.

Montrer aux jeunes gens qu'ils peuvent quelque chose, leur apprendre que le travail énergique et persévérant est pour eux à la fois le gage du succès et la clef de l'avenir, c'est à coup sûr rendre un grand service à la cause de l'éducation et partant à la société.

Il ne faut pas être présomptueux ; mais il ne faut pas non plus trop douter de ses forces.

Tout homme a sa mission ici-bas : il doit faire le plus de bien possible dans sa sphère d'action. Comme l'astre, il a sa route tracée et il doit graviter sans cesse dans son orbite. S'il s'arrête où se détourne, il sème autour de lui le désordre.

Faisons donc le bien ; essayons du moins de le faire. Que la crainte de l'insuccès ne paralyse pas nos efforts ; mais qu'elle n'ait d'autre effet que celui de stimuler notre ardeur au travail. Si petite que soit notre tâche, remplissons-la courageusement.

Pour modeste donc que soit notre feuille, elle essaie de semer quelques saines idées ; c'est son unique but et sa raison d'être.

Nous sommes heureux et nous remercions, quand des plumes exercées viennent enrichir ses couleurs du fruit de leur expérience.

LIVIVS.

## LES HAUTES ÉTUDES

Monsieur le Directeur,

Je continue de recevoir régulièrement et de lire avec intérêt les numéros successifs de l'Oiseau-Mouche. J'ai dû m'apercevoir que petit oiseau devenait grand, à mesure que Dieu lui prêtait vie : il reste fidèle à son goût instinctif pour les fleurs d'élite et les parfums de choix ; mais il vole d'une aile plus sûre et rivalise parfois avec ces oiseaux de plus vaste envergure. J'ai même remarqué, et certes pas sans plaisir, que, pour passer les mers en b'avant la tempête, l'Oiseau-Mouche s'était donné le festin d'une forte ceinture ; désormais, il s'abat sur le presbytère lointain de Louze avec autant de régularité que s'il venait tout nuiment de Montserrat. L'accueil qui l'attend, vous le devinez.

Mais, il faut que je le confesse la rougeur au front, plus l'Oiseau-Mouche augmente ses mérites et ses bonnes grâces, plus je souffre de répondre si peu à ses délicats attentions. Le remords me prend ce matin ; je mets plume au vent à mon tour.

Dans une précédente lettre, j'avais l'honneur de vous dire qu'aucun élève ne devait imiter arbitrairement l'essor possible de ses facultés ; que tous, au contraire, devaient se croire capables de se dilater dans toutes les étendues et de s'élever à toutes les hauteurs. Non pas que réellement tous les élèves soient capables de tout atteindre ; mais, à cet âge tendre, où l'âme est en croissance continue ; où le cœur et l'esprit s'ouvrent graduellement et par un mouvement parallèle ; où ils

se créent des forces inconnues à mesure qu'ils s'ouvrent en s'étendant, la borne qu'ils ne peuvent dépasser, n'est pas plantée encore et peut se reculer indéfiniment.

C'est tellement vrai qu'on voit souvent des élèves, notoirement faibles au début, se découvrir des talents par la continuité du travail, et devenir, par la persévérance, des hommes supérieurs. Au contraire, vous en verrez d'autres, beaucoup mieux doués, se laisser damer le pion par des travailleurs, et, après avoir inspiré, de leurs talents, de hautes idées, diminuer insensiblement et devenir des hommes au dessous du commun. L'un n'a pas su arrêter ses efforts, l'autre n'a pas voulu se les commander. La consigne est donc : *semper altius*.

Ce que je dis là de l'élève, je le dis proportion gardée et dans un autre genre, de l'homme fait. Au sortir de l'école, nous n'avons plus à pousser notre esprit dans toutes les directions. Une profession nous réclame et finit bientôt par nous absorber. Une vocation de la Providence nous incline à son choix ; la direction et la décision de nos supérieurs nous y fixent ordinairement pour toute la vie. La première chose à faire, sans doute, c'est de remplir parfaitement les devoirs de sa profession, mais, pour les remplir parfaitement, n'est avis que le meilleur moyen est de se pousser soi-même aux hautes études, en n'ayant d'autre maître que soi, de viser à devenir un *docteur*. Non pas un docteur nanti d'un diplôme qui suppose la science mais qui ne la donne pas ; nanti, du moins d'une science qui ne se donne pas non plus, mais qui doit s'acquérir, sous la loi du travail et par l'exception du talent.

Les socialistes enseignent que la polytechnie est en germe dans l'humanité ; que, dans tout homme, il y a aptitude à toutes les supériorités et que le coup d'œil d'un Louis XIV n'est pas nécessaire pour enfanter des Corneilles. Par l'impulsion du maître et par l'évolution naturelle de son génie, chaque homme peut devenir, selon son goût et son choix, un Racine, un Turenne, un Vauban ou un Bossuet. Ce n'est là, ce ne semble, qu'une utopie, flatteuse, peut-être, pour l'amour propre. Si, depuis Adam, les sots ne sont pas en majorité sur la terre, le chiffre des esprits faibles est, du moins, trop élevé, pour croire à l'universalité du génie. Les esprits vraiment élevés, les esprits qui dépassent le niveau même des hommes d'étude, les esprits qui dominent, et de beaucoup, la masse de l'humanité, ne forment qu'une minorité imperceptible. Dans la suite des siècles, on en compte une vingtaine tout au plus ; ou si l'on en veut augmenter le nombre, il faut baisser le niveau.

Cette réserve faite, il y a, cependant, pour cette doctrine, fautive, mais encourageante, une possibilité relative d'application. S'il n'est pas vrai que nous possédions, en nous, le germe de toutes les grandeurs possibles et l'assurance d'en procurer le plein développement, il est, je crois, certain que, sauf les idiots, qui forment une classe à part, nous possédons tous quelque germe de supériorité. Chacun de nous a le sentiment confus d'un talent spécial, la certitude qu'il pourrait y exceller, et s'il ne parvient pas à cette excellence, c'est qu'il n'a pas voulu s'en donner la peine. L'amour-propre peut aisément nous abuser sur ce chapitre ; il ne nous abuse pas du tout. Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque le moins, disait à ses enfants le laboureur des Fables de La Fontaine. Ce laboureur était un vrai maître : il parlait droit pour la culture de l'esprit comme pour la culture des champs. Dans toute âme, il y a un trésor caché ; pour le découvrir, il faut le dégraisser, le tailler, le sculpter, le ciselier, à la fine pointe de la plume ou du ciseau. Quand Buffon disait que le génie n'est qu'une longue patience, il s'abaissait sur le genre proprement dit ; mais il disait vrai pour le genre accessible à l'homme ordinaire, qui travaille avec résolution, force et persévérance.

« En matière de grandes affaires, disait Richelieu, qui veut avoir doit vouloir trop. » S'il y a pour chaque homme, une grande affaire, c'est, à coup sûr, sa propre destinée ; c'est son action sur la terre, dans sa sphère propre, avec l'influence qu'il peut exercer dans d'autres sphères. Ma conclusion est